



Territoires de l'image

Dix années de création au Fresnoy

LE STUDIO NATIONAL D'ART CONTEMPORAIN, BASÉ À TOURCOING, FÊTE SES DIX ANS AVEC UNE EXPOSITION INTITULÉE "TERRITOIRES DE L'IMAGE" QUI S'ÉTEND JUSQU'AUX VILLES DE LILLE, VALENCIENNES, LENS ET BÉTHUNE. C'EST À MADELEINE VAN DOREN QUE LE DIRECTEUR, ALAIN FLEISCHER, A CONFIE CETTE EXPOSITION ANNIVERSAIRE DU FRESNOY QUI, DU FAIT DE SON UNICITÉ, INCITE AUX MÉTAPHORES COMME "BAUHAUS DE L'ÉLECTRONIQUE", "IRCAM DES ARTS PLASTIQUES" OU "VILLA MÉDICIS HIGH-TECH" !

À l'accueil du Fresnoy, en ce jour de novembre, est installée une jeune femme qui, rapidement, nous avoue être quelque peu "dérangée" par l'œuvre qui lui fait face. Il s'agit d'une séquence vidéo conçue en 1999 par patrickandré depuis 1966, qui est issu de la première promotion (1997-1999). Ce dernier y met en scène la mort d'un poisson rouge. Le cadrage est serré et tout semble avoir été méticuleusement préparé. Un bocal rempli d'eau repose sur une table. À l'intérieur évolue un poisson rouge, ni vraiment animal de compagnie, ni très apprécié pour sa chair. À l'extérieur, des armes de rechange sont alignées : elles sont rouges, vertes, bleues ou jaunes. Quant à l'artiste, il commence un combat qui semble gagné d'avance en buvant, à la paille, l'eau de son adversaire. La séquence dure le temps qu'il lui faut pour absorber les neuf litres, soit sensiblement une heure. Ses pauses se multiplient et s'allongent au fur et à mesure que le précieux liquide disparaît, inexorablement. Quant au poisson, il ne

Johan Bérard, "Night City", 2006 (installation vidéo).

- 1- Patrickandré depuis 1966, "Mort d'un poisson rouge", 1999 (performance vidéo projetée).
- 2- Alexis Destoop, "With Usura", 2001 (installation vidéo).
- 3- Hakeem b., "Thank you for all", 2006 (installation vidéo).
- 4- Eléonore Saintagnan, "Galerie de portraits flamands", 2007 (installation vidéo).
- 5- Cyprien Quairiat, "Salle d'attente", 2006 (installation vidéo interactive)
- 6- Laurent Grasso, "Le temps manquant", 2002 (vidéo).

s'agit qu'à la fin, lorsqu'il n'a plus assez d'eau. Mais il est trop tard, alors il tente de s'enfuir en frétilant, en sautillant, tandis que le performeur, mal en point lui aussi, lui obstrue la sortie. Cette performance, les enfants s'en amusent tandis que les parents se rassurent en se disant que le bocal a été de nouveau rempli une fois la caméra éteinte. Mais qui se soucie véritablement de la mort d'un poisson rouge à la fin des années 90, lorsque la guerre fait rage aux portes de l'Europe, "à l'heure où d'autres combats, eux aussi gagnés d'avance, doivent pourtant être livrés" ? Cette action, au-delà du caractère politique que souligne l'artiste, évoque les performances dites "d'ateliers" des années 60, réalisées par des artistes performeurs devenus vidéastes. Mais qu'en est-il aujourd'hui, à l'époque où une multitude d'actions, souvent moins radicales, sont accessibles via YouTube ? Si vous saisissez "patrickandrédepuis1966" sur le cyberspace du Web 2.0 et que le serveur vous répond "Aucune vidéo ne correspond à patrickandrédepuis1966", c'est que l'espace muséal est encore d'actualité. Et, bien entendu, ne tentez pas de boire neuf litres d'eau chez vous !

Andy Warhol l'a dit : "Dans le futur, tout le monde aura son quart d'heure de célébrité", mais Hakeem b., sorti du Fresnoy en juin dernier, a décidé de ne pas attendre. L'installation vidéo *Thank you for all*, dans laquelle il s'imagine déjà adulé par tous, est présentée à Béthune dans le bureau du directeur d'une ancienne Banque de France devenue centre de production et de diffusion des arts visuels appelé Lab-Labanque. On découvre, en entrant dans la pièce, une échelle adossée à une paroi. Mais il est encore trop tôt pour saisir que l'artiste symbolise, avec cet objet en modèle réduit, une ascension sociale parfois longue et difficile. De l'autre côté, dans l'écran, un décor si factice qu'il pourrait être issu d'un film de Federico Fellini comme *E la nave va* (*Et vogue le navire*). Le vent souffle dans la nuit, comme c'est souvent le cas dans le cinéma du maître italien, puis une forte lumière irradie cet escalier rouge que nous rêvons tous de monter un jour. Et cette annonce faite "à l'américaine" : "The man, the one, the only one, put your hands together for Hakeem Beeeee". La star ouvre alors la porte en haut de cet escalier de rêve et descend les marches, doucement, tout doucement, acclamé tel un président, et remonte avec quelques bouquets de fleurs pour refermer cette même porte et déclencher par conséquent le retour de la nuit, des bourrasques de vent. Dans combien de temps reviendra-t-il apprécier ses quelques minutes de célébrité ? Quant à Andy Warhol, se doutait-il que nous allions inventer, partout dans le monde, des formations accélérées pour fabriquer des stars de l'éphémère ?



TENIR LA POSE

"Il faut tenir la pose, coûte que coûte" : c'est ce que semblent penser les trois hommes engoncés de ces projections vidéo. L'un d'eux a les mains fermées, un autre les a enfoncées dans ses poches, un troisième les tient sur son visage. Tous gesticulent, mais sont également déterminés. Il y a pourtant quelque chose, dans ces trois présences, qui déstabilise le regard, quelque chose d'anormal. Ces corps semblent flotter dans l'espace, comme possédés par quelque force démoniaque, à moins qu'il ne s'agisse d'une assumption collective. La lecture du cartel, sous la grande nef du Fresnoy, nous permet enfin de saisir l'étrangeté des postures. Alexis Destoop a opéré un renversement des images pour concevoir cette installation vidéo dont le titre est à la mesure de sa "cruauté" : *With Usura*. Le temps, en effet, fait que les bras de ces hommes pendus par les pieds finissent par se relâcher, alors que le renversement des images les fait pendre vers le haut. C'est donc au-dessus de leurs têtes que leurs bras ballants nous indiquent la fin proche d'une torture consentie.





"Il faut tenir la pose pendant cinq minutes", c'est encore ce qu'Eléonore Saintagnan dit à ses modèles avant de les filmer dans le studio de prise de vue du Fresnoy pour obtenir sa *Galerie de portraits flamands*, qui ne peut être exposée à "Territoires de l'image" puisque l'artiste fait partie de la toute dernière promotion, la dixième, nommée Nam June Paik. Cette installation vidéo a toutefois été montrée au Studio national en juin dernier durant le "Panorama 7". C'est à Roubaix, aux abords de l'école, qu'Eléonore a recruté des gens ordinaires en leur demandant de venir se faire tirer le portrait, en vidéo, selon la mise en scène de leur choix. Seule contrainte : les modèles devaient rester immobile pendant cinq longues et interminables minutes. Le résultat est étrange et évoque réellement la peinture flamande. Il faut du reste un certain temps pour s'apercevoir qu'il ne s'agit pas d'images fixes, mais bien de modèles vivants, dans un temps qui est celui de la vidéo. Quelques indices nous y aident cependant : un bras tremble légèrement sous le poids d'une gigantesque clé de garagiste, une larme s'écoule doucement sous la chaleur des puissants éclairages qui réchauffent l'image... Chacun y est fier de porter le costume ou l'emblème symbolisant son état, sa passion. Et Eléonore de qualifier sa photographie de sociale dans un temps qui, pourtant, n'est plus celui de la photographie, avec une esthétique se situant à mi-chemin entre celle des peintres flamands du XVII^e siècle et celle des photographes de quartier d'autrefois.

Mais revenons aux "Territoires de l'image", à Valenciennes, où Cyprien Quairiat nous propose de tenir la pose dans une *Salle d'attente* recomposée. Quatre sièges font face à quatre projections vidéo et, puisqu'il est difficile, voire impossible, de traiter d'une œuvre participative sans le faire à la première personne, alors je m'assieds pour attendre. Il me semble qu'il manque quelque chose, mais quoi ? Sans doute une table basse recouverte de magazines sans intérêt qui, souvent, nous occupent dans ce type de situations tout à fait inconfortables. Aussi ne me reste-t-il que l'observation. Je crois reconnaître l'une des personnes qui attend, dans l'image. C'est bien elle, la médiatrice que j'ai croisée à l'entrée et qui vient s'asseoir à côté

de moi. Nous attendons ensemble quand, tout à coup, j'apparais moi aussi dans l'image projetée. Et puis c'est au tour d'Aurélie la médiatrice de réapparaître dans l'autre moitié de salle d'attente qui nous fait face. Nos doubles virtuels agissent avec vingt-cinq secondes de retard, ainsi nous nous voyons dans le passé en nous parlant dans le présent. J'en profite alors pour tenter de contrôler ma posture en anticipant sur un avenir proche. Les dispositifs participatifs se vivent plus qu'ils ne se racontent et, de retour dans mon bureau, j'ai retrouvé *My Position*, de Dan Graham, où l'artiste américain témoigne de ces expérimentations autour de la perception, durant les années 70, avec des boucles vidéo et des délais. Il est en effet plusieurs problématiques artistiques qui sont nées des médias et des technologies avant de devenir universelles.

UN TEMPS ÉTIRÉ

Quittons Valenciennes le temps d'un instant pour se rendre à Lens, l'une de ces villes dont on ne connaît souvent que le nom du stade : le Bollaert. D'ailleurs, c'est un match de football que nous montre Laurent Grasso à la maison syndicale des Mineurs. Un match littéralement transcendé par la caméra. La séquence vidéo se nomme *Le temps manquant*. Tous les joueurs, durant 4 minutes 30, sont figés dans leur action, comme pétrifiés. Seule la caméra est en mouvement et évolue selon quelques travellings, courbes et contre-courbes. Les amateurs de jeu vidéo connaissent bien cet autre espace-temps qu'ils nomment "Bullet time", pour "le temps de la balle", tandis que les cinéphiles se souviennent de *Matrix*. Il n'y a pourtant ici aucune surenchère technologique, ni par l'usage de moteur 3D en temps réel, ni par la multiplication des captures. Le vent souffle et fait légèrement vibrer le maillot rouge d'un joueur qui, lui aussi, tient encore la pose. Le temps semble avoir été étiré sans que sa nature n'en soit véritablement affectée. L'acteur principal de la scène n'est autre que la caméra. Laurent Grasso s'est imprégné du mythe du temps manquant inhérent à l'ufologie avant de contrôler cette même caméra dont il dira plus tard qu'elle "*filme notre réalité dans un temps qui n'existe que dans sa dimension à elle et qui n'est pas humain*".

Adresses Web

- Le Fresnoy, Studio national d'art contemporain : lefresnoy.net
- Musée des Beaux-Arts de Tourcoing : museenor.com/gm/gmtoura.htm
- Palais des Beaux-arts de Lille : pba-lille.fr
- Lab-Labanque : lab-labanque.fr
- Galerie Ateliers l'H du siège : hdusiege.org
- Eléonore Saintagnan : eleonore.saintagnan.com
- Laura Henno : laurahenno.com
- Magali Desbazeille : desbazeille.nom.fr



Il est écrit, sur Wikipédia, cette phrase de Léonard de Vinci : *"En laissant les images des objets éclairés pénétrer par un petit trou dans une chambre très obscure, tu intercepteras alors ces images sur une feuille blanche placée dans cette chambre."* Le maître italien, en 1515, décrit ainsi le principe de la camera obscura, autour duquel s'articule la pratique de Christine Felten et Véronique Massinger. Le titre de cette série de photographies, *Canal Caravana Obscura*, est riche d'informations. Canal, parce que le sujet n'est autre que le canal de Roubaix, Caravana, évoque quant à lui la caravane que les auteurs ont transformée en camera obscura. Et ce n'est sans doute pas un hasard si c'est au palais des Beaux-Arts de Lille que l'on découvre cette série de paysages photographiques datant de 1998 : à l'étage supérieur, une peinture est attribuée à l'atelier d'Antonio Canal, dit Canaletto. Celui-là même qui, deux siècles auparavant, usait de tels dispositifs pour représenter, en peinture, les canaux de Venise. Quant à l'eau du canal de Roubaix que révèlent Christine Felten et Véronique Massinger, elle est semblable à une mer d'huile. Elle évoque les étendues d'eau fixées par les premières photographies dont le temps de pose annihilait toute idée de vague ou même de vaguelette. Le temps, ici encore, est étiré et

- 7- Christine Felten & Véronique Massinger, "Canal Caravana Obscura", 1998 (photographie).
 8- Laura Henno, "Freezing", 2004 (photographie).



toute présence, humaine ou mécanique, est réduite à un état spectral.

LA MISE EN SCÈNE

Qui, de ce petit monde de la photographie aimant se retrouver chaque année à Arles, n'a pas remarqué l'image de Laura Henno, lauréate du prix Découverte des Rencontres, en juillet dernier. Son titre, *Freezing*, confirme qu'il fait froid en ce matin brumeux sur le site proche de Valenciennes dont la galeriste de l'H du Siège nous dit qu'il porte le nom de mare à Goriaux. L'eau, d'une allure laiteuse, se confond avec un ciel ouaté à l'horizon. Et puis il y a cette jeune femme, recouverte d'eau jusqu'aux hanches, dont les vêtements nous indiquent pourtant que le temps n'est pas à la baignade. Tout, ici, de l'actrice au morceau de bois qui émerge de cette eau trop calme, semble participer d'une mise en scène qui soulève plus de questions qu'elle n'apporte de réponses. À quoi pense-t-elle quand elle observe ce qui se passe en dehors du cadre ? Quelle est la raison de cette errance, ici, au bord du monde ? Ira-t-elle sereinement s'enfoncer plus en avant dans l'eau trouble de la mare à Goriaux ?

Revenons à l'ancienne Banque de France de Béthune, où la mise en scène, dans l'installation vidéo *Night City*, de Johan Bérard, est méticuleusement structurée. La salle du conseil a été transformée en un bureau banal, que l'on découvre de l'extérieur à travers une baie vitrée. Un téléphone diffuse une musique d'ambiance, un siège permet de s'asseoir et un écran d'observer la multitude de saynètes ayant été filmées en ce même lieu. Dans l'espace de cet écran, le point de vue pourrait être celui du laveur de carreau d'un quartier d'affaires. La caméra évolue latéralement, révélant progressivement la vie nocturne de ceux qui jamais ne cessent leur activité, pas même après la tombée de la nuit. Ici, une réunion d'hommes cravatés et pressés ; là, une femme fait du fitness pendant une courte pause. Parfois, l'écran est noir et indique certainement que l'occupant est en "rendez-vous extérieur". Pour les laveurs de carreaux, de Manhattan à Shinjuku, de La Défense à Hong-Kong, ils jouent *Play Time* tous les soirs.

L'INTIME

Quelques installations vidéo ou sonores, en ces "Territoires de l'image", permettent d'observer, d'écouter ou de lire ce qui pourtant relève de l'intime. De l'installation vidéo *Wash Room*, d'Antonia Armelina Fritche, on ne perçoit tout d'abord que les sons qui émanent d'une structure ne révélant son contenu qu'aux plus curieux. Les visiteurs sont en effet contraints de placer leurs yeux en face des trous qui

les transforment ainsi en voyeurs. Le décor intérieur est celui d'une salle de bain habitée d'une présence invisible dont on détecte difficilement la féminité des contours. Seuls les miroirs nous livrent quelques fragments du corps dont l'eau révèle progressivement la peau, qu'une serviette effacera aussitôt. S'il est aisé de suivre ses déplacements à mesure qu'elle saisit des objets bien visibles, elle ne se révèle véritablement à nos yeux que lorsqu'elle se lave et accepte de disparaître en se séchant jusqu'à ce que, dans son intimité trahie, elle se saisisse à nouveau de la pomme de douche.

Tous, un jour, nous avons rêvé d'entrer dans les pensées d'autrui et c'est précisément ce que Magali Desbazeille et Siegfried Canto rendent possible avec l'installation interactive *Tu penses donc je te suis*. Ces derniers nous donnent l'illusion que le plancher sur lequel nous évoluons n'est autre que la paroi de verre nous séparant d'un monde renversé au sein duquel hommes, femmes et enfants se déplacent aussi. Nous entendons leurs pensées en entrant en contact avec leurs images vidéoprojetées ; les suivre nous permet d'en savoir davantage sur leurs préoccupations du moment. Les technologies mises en place dans ce dispositif, regroupant caméras vidéo, bases de données et autres applications, sont semblables à celles utilisées par les sociétés de vidéo surveillance. Mais elles sont au service d'un imaginaire s'articulant autour d'un rêve universel, d'un désir secret qui, depuis la nuit des temps, révèle pourtant la part de voyeurisme qui sommeille en nous.

Enfin, il y a les quatre-vingt-seize cartes postales que Cléa Coudsi a regroupées dans son installation sonore *Bien des choses*, une pièce qui se livre par étape. De loin, on est d'abord saisi par la plasticité de cet assemblage de cartes dont les surfaces sont plus ou moins jaunies, selon le temps qui les a protégées des regards. De plus près, une multitude de détails, comme en



peinture, attirent l'attention. Celle-ci a été envoyée de Monaco à quelqu'un vivant dans le Nord. Celle-là est timbrée et a peut-être été lue par le facteur. L'une est vierge de tout souvenir. L'autre est totalement recouverte d'une écriture à peine lisible. Ici, on a utilisé un crayon ; là, une plume. Et puis, il y a les extraits sonores que l'on déclenche en retournant les cartes pour en observer les images de monuments historiques, de bords de mer, de vallées ou de montagnes. Des voix, parfois fidèles au texte, souvent des histoires de mémoire, toujours monocordes. Aurélie, la médiatrice, semble les avoir toutes lues, observées, écoutées. Elle avoue même, assistée par quelques enfants, les avoir toutes retournées en même temps pour déclencher simultanément toutes les voix off. Sans doute pour leur montrer qu'une œuvre qui participe du détournement est faite, elle aussi, pour être détournée à son tour.

Me voilà arrivé au terme de cette carte postale des "Territoires de l'image" et, pour ceux qui auraient manqué ces multiples expositions, il ne reste qu'à attendre "Dans la nuit, des images", un événement retenu par le ministère de la Culture pour marquer la prise de présidence de l'Europe par la France. Cet autre anniversaire fêtera, d'ici à la fin de l'année 2008, la sortie des vingt-quatre artistes de la dixième promotion du Fresnoy sous l'immense verrière du Grand Palais. Bien à vous.

Dominique Moulon

- 9- Antonia Armelina Fritche, "Wash Room", 2006 (installation vidéo).
- 10- Johan Bérard, "Night City", 2006 (installation vidéo).
- 11- Magali Desbazeille et Siegfried Canto, "Tu penses donc je te suis", 2000 (installation vidéo interactive).
- 12- Cléa Coudsi, "Bien des choses", 2006 (installation sonore interactive).

